



Nouvelles traductions de Freud
Le désarroi et la voie du symptôme

Philippe Lacadée

La nouvelle traduction dans la Collection Points Essais de deux livres de Sigmund Freud : *L'avenir d'une illusion*¹ et *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*², parus en mars 2011, n'a pas seulement été un important événement éditorial. Elle est également, grâce aux deux belles préfaces de Clotilde Leguil qui en donnent l'empan actuel, un formidable témoignage de la vivacité de la langue de Freud. Si, comme le précise Clotilde Leguil, l'approche scientifique de l'humain au XXIème siècle est radicalement antinomique de l'approche analytique, les critiques qui l'accompagnent visent à destituer la psychanalyse en tant que savoir, au profit d'autres techniques psychothérapeutiques qui elles se réclameraient de la science.

Le titre de la pertinente préface de Clothilde Leguil « *Désir et désarroi, la religion au miroir de la psychanalyse* »³, situe d'entrée l'originalité de la thèse freudienne de 1927 quant à la religion. Elle y est qualifiée d'illusion non pour la vider de toute vérité mais pour insister sur sa fonction économique. Freud la définit comme une illusion qui comporte une satisfaction et explique le lien d'amour entretenu avec elle. Le secret de la force de la religion se source dans un désir. La figure de Dieu est une instance qui se noue à un désir profond chez tout être humain. C. Leguil élucide pour nous de façon remarquable le propos de Freud, montrant le lien intime de l'angoisse humaine avec la religion. « La force de la religion » s'origine « de la force du désir de chacun qui le pousse à fuir l'angoisse en tant qu'elle met en danger le sujet lui-même. » Elle nous offre alors un concept opérationnel : le désarroi, qu'elle isole grâce à la traduction élégante que fait Bernard Lortholary du terme allemand *d'Hilflosigkeit*⁴. Ce terme français de désarroi donne à l'expérience de détresse soulignée par Freud une valeur existentielle. Ce concept opérationnel pour le sujet, permet de lire et déchiffrer l'effrayante impression de désarroi que rencontre tout enfant et qui suscite son désir de protection car « l'enfant désire qu'il existe un être qui pourrait lui épargner cette expérience effroyable, et il croit alors que le père peut être cet être-là. »

Le père peut venir à combler ce désir de protection mais sa persistance au-delà du désarroi infantile et qui se manifeste dans l'angoisse éprouvée par l'être humain, conduit celui-ci, face à son désarroi existentiel, à désirer l'existence d'un Dieu tout puissant.

« Le délaissement existentialiste, qui a pour point d'origine l'inexistence de Dieu » précise C. Leguil, fait surgir l'angoisse comme un affect privilégié de l'existence humaine. Alors si Dieu est mort, s'il n'y a plus d'Autre pour interdire, ni pour autoriser, « l'être humain est comme abandonné à l'exigence pulsionnelle » qui prend la forme de la pulsion de mort. C'est ainsi que C. Leguil redonne toute sa place à l'apport décisif de Freud. Véritable leçon d'éthique qu'il serait bien de faire lire à tous ceux qui se tournent trop vite vers les marchands de bonheur, à tous ceux qui ne font pas la différence entre l'illusion et l'erreur. Freud invite à

¹Freud S., *L'avenir d'une illusion*, traduction inédite de Bernard Lortholary, Paris, Points Essais, mars 2010.

²Freud S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, traduction inédite de Dominique Tassel, Paris, Points Essais, mars 2011.

³Leguil C., Préface à *L'avenir d'une illusion*, *op. cit.*, pp. 7-32

⁴Leguil. C., *op. cit.*, p. 30.



« s'affronter au désarroi » pour accéder à « une liberté responsable », celle de l'être humain doué de logos. Elle nous invite également, en prenant appui sur l'éthique de la psychanalyse de Jacques Lacan, à saisir qu'en « chacun de nous il y a la voie tracée pour un héros. »⁵ Cet héroïsme de l'être humain dépend de notre capacité à « affronter le désarroi comme expérience intime de notre être. » En ne fuyant pas son angoisse, l'homme ne fuit pas son désir. « Rien ne peut dans ces conditions nous sauver de notre angoisse que le Dieu Logos, c'est-à-dire notre propre croyance en la valeur de la parole et en sa fonction éthique. »

Sa préface⁶ au livre de Freud sur Léonard est dans le droit fil de ce que disait Lacan dans *L'éthique de la psychanalyse*. Quelle fut « la voie tracée » en Léonard de Vinci pour le faire devenir ce grand homme qui fascinait tant Freud ? C. Leguil nous invite là aussi à saisir comment Freud aborde la vie de ce grand homme par « la voie d'un symptôme qui décida de son rapport à l'art ». L'art comme « recherche de l'objet perdu. » Aborder la vie d'un grand homme à partir de son symptôme n'est pas déprécier son être, ni encore moins son œuvre, mais rendre compte de « la précarité de la création humaine » qui repose sur des passions pulsionnelles dont le sens échappe à l'artiste lui-même. Ce que Freud aime chez Léonard c'est sa bizarrerie, « la collusion d'un créateur accompli et un être insaisissable » qui le rendait profondément étrange à ses contemporains. La lenteur légendaire de Léonard à accomplir ses œuvres prit valeur de symptôme témoignant de l'emprise de préoccupations qui lui échappaient et avaient sur lui un effet d'inhibition évident.

La question de savoir pourquoi Léonard s'était peu à peu détaché de son art préoccupe Freud. Qu'est-ce qui fait que Léonard n'a plus trouvé dans la peinture ce qu'il y avait cherché ? Quelle est cette force contraire qui a fini par prendre le dessus sur son désir de peindre et l'a plutôt orienté vers la science au détriment de son art ? Notre préfacière, de fort belle manière, nous invite à suivre le chemin de Freud pour saisir le tour tragique que prit la destinée de ce peintre génial. C'est donc le symptôme de Léonard qui nous guide tout autant qu'il a retenu Freud. Le grand homme n'est donc pas un surhomme mais comme le démontre C. Leguil avec Freud, c'est un homme qui a « sacrifié quelque chose de son existence afin d'accomplir une œuvre. » Les secrets de la vie de Léonard qui font son caractère si singulier sont révélés à Freud grâce à son souci des petits détails. Ceux-ci lui délivrent le sens d'intentions inconscientes relatives au désir profond de Léonard. Le symptôme d'un être est donc déchiffré à partir de ses effets inattendus. Ici, on est bien loin « d'une psychobiographie voyeuriste qui s'emploierait à livrer cet être en pâture au public » dans la seule visée de réduire son œuvre à un néant absolu. Là, Freud donne une leçon éthique en se fondant sur « l'attention portée à la parole du sujet lui-même » quand bien même cette parole ne s'appréhenderait qu'à travers des écrits et des œuvres. C. Leguil souligne cela avec élégance en nous rappelant que le propre de la psychanalyse est « de partir de l'énonciation du sujet afin d'interpréter son symptôme. » Freud nous conduit à regarder ce qui insiste dans chaque tableau du maître. Une chose revient sans cesse comme le retour du refoulé, c'est le fameux sourire étrange, énigmatique et fascinant que « Léonard a déposé sur les lèvres de ces figures de femme. » Ce sourire *léonardesque* par excellence est isolé par Freud comme « ce qui reste de l'œuvre de Léonard, à l'état de souvenir en chacun de celui qui a regardé ses tableaux. » Freud s'interrogeant sur le sourire comme souvenir, remarque que si le sourire de Mona Lisa a fasciné Léonard, il a aussi fasciné tous ceux qui l'ont regardé depuis plus de quatre siècles. C. Leguil nous illustre fort bien que ce sourire a dû « réveiller en lui quelque chose qui sommeillait depuis longtemps dans son âme, un souvenir ancien. » Avec ce sourire, Léonard a rencontré l'objet qu'il n'a cessé ensuite de vouloir retrouver dans sa peinture. Ce sourire dont Léonard est tombé amoureux, celui qu'il chercha à déposer sur les lèvres de toutes les figures de femme, est ce sourire « qu'il ne retrouva jamais, celui de sa première mère, et celui dont il

⁵ Lacan J., *Le séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 386.

⁶ Leguil C., *Le Symptôme de Léonard*, *op. cit.*, pp 7-33.



ne s'éloigna jamais. » Ce premier objet perdu lui ouvrit la voie du symptôme avec lequel, via la peinture, il parvient à sublimer les données de son enfance « en faisant advenir ce qui n'a jamais eu lieu. »

Dans le fil du désarroi de la première préface qui suscite le désir d'un père tout puissant, C. Leguil nous montre ici dans cette seconde préface, comment pour Léonard, arraché à sa vraie mère la paysanne Catarina, à l'âge de cinq ans, délaissé par son père, les conditions de sa venue au monde et de son enfance ne sont pas pour rien dans sa création artistique. Ce rapport passionnel à sa première mère, ce sourire peint, réveille en lui un souvenir dont il n'a jamais pu parler. C. Leguil nous montre comment Freud aborde la vie d'un génie à partir d'un symptôme qui décide de son art, l'art comme recherche de l'objet perdu, ce qui n'est pas déprécier son être ni, encore moins son œuvre mais rendre compte « de la précarité de la création humaine qui repose sur des passions dont le sens échappe à l'artiste lui-même. »